

« Miss Islande », la saga de Hekla

Critique – L’auteure islandaise du célèbre « Rosa candida » brosse dans son nouveau livre le portrait d’une jeune écrivaine prise dans les rets d’une société patriarcale dans l’Islande des années 1960.

Laurence Péan, le 02/10/2019 à 16:20



Dans l’Islande du début des années 1960, l’héroïne Hekla prend la route et la plume pour raconter sa propre vie et ce nouveau monde qu’elle s’apprête à conquérir. Carlos G. Lopez/Getty Images

• **Miss Islande** d’Audur Ava Olafsdottir, traduit de l’islandais par Éric Boury, *Zulma*, 288 p., 20,50 €

Est-ce pour échapper aux rudesses climatiques d’une île perdue en Atlantique Nord, balayée par des vents furieux, soumise à des hivers sans fin où la lumière peine à percer les ténèbres, que le peuple islandais s’est, depuis des siècles, réfugié dans la littérature ? La poésie mythologique des Eddas et les hauts faits des fameuses Sagas ont en effet dessiné leur paysage intérieur et nourri leur imaginaire.

L’auteure islandaise Audur Ava Olafsdottir inscrit l’héroïne de *Miss Islande* dans cette lignée prestigieuse en la faisant naître un jour de 1942 sur la terre même où la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, écrite en norrois vers 1250, a déroulé son histoire héroïque. Sa mère, qui raconte sa naissance dans un court chapitre introductif, pensait attendre un garçon. Mais ce fut une fille à qui son père donna le nom d’un des volcans les plus actifs de l’île, Hekla.

À l'âge de 4 ans, il l'emmène admirer l'éruption spectaculaire de ce volcan qui s'ébroue après un sommeil de deux cents ans. L'enfant reviendra transformée : « *Tu parlais la langue des éruptions, tu employais des mots comme sublime, prodigieux et titanesque. Tu avais découvert le monde...* », écrit sa mère dans son journal de bord.

La place des femmes dans l'Islande des années 1960

Vingt ans plus tard, Hekla prend la route et la plume pour raconter sa propre vie et ce nouveau monde qu'elle s'apprête à conquérir. On est en 1963, Kennedy vient d'être assassiné à Dallas et la jeune fille débarque à Reykjavik avec trois manuscrits, sa Remington, *Ulysse* de Joyce et un objectif : devenir écrivaine.

Mais Hekla est une femme et dans l'Islande des années 1960, comme dans l'Islande du temps des sagas, les femmes écrivaines n'ont aucune place. C'est ce que lui explique un représentant du bureau de l'Académie de la beauté de Reykjavik qui a mieux à lui proposer comme avenir : tenter sa chance à l'élection de Miss Islande, « *une jolie fille comme vous* ».

Déterminée à ne pas se laisser distraire de sa mission première, Hekla arpente le Mokka, ce quartier où les librairies pullulent, et tente de pénétrer le cercle fermé des lettrés qui comptotent dans les cafés noyés sous la fumée de leurs pipes. Mais personne ne la prend au sérieux. Même son amant Starkadur, poète en devenir qui ne cesse de lui demander si « *un écrivain est capable de comprendre un autre écrivain* », lui offre pour son anniversaire un livre de recettes de cuisine...

Le désir de s'affranchir

Si l'on retrouve dans ce sixième roman l'univers si particulier d'Audur Ava Olafsdottir et ses personnages à l'écart du monde traçant leur route sinueuse avec une fantasque obstination – on pense notamment à *Rosa candida*, le roman qui l'a fait connaître au public français, et son jeune homme à la recherche de la rose à huit pétales, ou *L'Embellie* et le voyage enchanteur d'une femme et d'un enfant handicapé sur la route nationale n°1 entourant l'île –, l'atmosphère de *Miss Islande* est plus sombre, plus mélancolique.

Les interdits, les impuissances, les désespérances entravent et fragilisent les personnages qui s'arc-boutent plus qu'ils ne croient à leur désir de s'affranchir d'une société gelée dans sa bien-pensance. À l'image d'Isey, l'amie d'enfance de Hekla qui, comme elle, nourrissait le fol espoir de raconter des histoires mais, mariée et mère de famille, se voit confiner dans une vie rétrécie, à 22 ans... Ou de Jon John, l'ami métis et homosexuel, qui rêve de « *créer des costumes pour des comédies musicales* » mais trime à bord de bateaux de pêche, souffrant du mal de mer et des brimades des marins avinés.

Toujours à sa manière douce et subtile, avec une économie de mots qui n'entrave en rien l'émotion qui sourd au creux des personnages, Audur Ava Olafsdottir fait de sa discrète narratrice une femme conquérante dont la vie tout entière est vouée à l'écriture. Contre vents et marées, Hekla martèle les touches de sa Remington, poursuivant le travail des maîtres anciens, les faiseurs de sagas, en se murmurant : « *Je suis en vie, je suis libre, je suis seule.* »



Premier roman. Shih-Li Kow livre la chronique truculente d'une petite bourgade malaisienne où chaque personnage compose avec un petit grain de folie.

Fantaisie liquide

La Somme de nos folies
de Shih-Li Kow
Traduit de l'anglais (Malaisie)
par Frédéric Grellier
Zulma, 367 p., 21,50 €

A Lubok Sayong, tout est affaire d'eau. Tapie au fond d'une vallée enserrée par deux rivières et trois lacs, cette bourgade imaginaire située dans le nord de Kuala Lumpur vit au rythme annuel de la mousson. Les vannes du ciel grandes ouvertes, la ville s'enfoncé lentement dans des eaux boueuses, son paysage métamorphosé, ses habitants résignés à leur nouvelle vie aquatique. Mami Beevi profite de ce déluge pour offrir la liberté à son poisson neurasthénique qui tournait en rond dans l'étroitesse de son aquarium en le livrant aux flots qui dévalent devant sa maison. L'insensée Naïm tente de sauver de la noyade les sangsues accrochées comme à une bouée à son corps émacié, tandis que le potier Ismet, de l'eau jusqu'à la taille, pêche au filet en regardant dériver ses œuvres de terre...

Pour son premier roman, Shih-Li Kow a choisi un ton résolument burlesque

pour conter la vie de personnages qui ne le sont pas moins.

Pour son premier roman, la romancière Shih-Li Kow a choisi un ton résolument burlesque pour conter la vie de personnages qui ne le sont pas moins. Deux narrateurs – la jeune Mary Anne et le vieux Auyong – se partagent le récit qui oscille entre deux visions du monde, l'une imaginative et clairvoyante, l'autre plus distanciée. Jeune orpheline de 11 ans, Mary Anne est recueillie par l'impétueuse Mami Beevi, qui passe le plus clair de son temps qu'elle a désormais libre – n'ayant plus

L'auteure évoque avec une certaine désillusion une Malaisie contemporaine confrontée à la duplicité des hommes et femmes politiques, à l'homophobie rampante...

charge d'âme piscicole – à raconter

des histoires dont il est difficile de séparer le vrai du faux. Chaperonnée par l'exubérante Miss Boonsidik, une « lady boy » au cœur aussi grand que son engagement auprès de jeunes homosexuels, la fillette est conseillée dans sa nouvelle vie d'adoptée par Auyong, ami de Mami Beevi et directeur d'une conserverie de litchis. À leur côté, une pléiade de personnages jouent leur partition, composant une joyeuse symphonie qui parfois tourne au tragique. Les Miller, un couple de touristes américains venus goûter à la culture locale, en ont fait les frais. Lors d'une partie de pêche dans le lac « de la Quatrième Épouse », Mr. Miller, tout à la joie de sentir une prise au bout de sa ligne, se voit catapulté dans l'eau sombre et aussitôt avalé par un poisson au long museau, qui rappelle étrangement l'animal favori et libéré de Mami Beevi!

Derrière l'outrance et la loufoquerie des situations, l'auteure évoque avec une certaine désillusion une Malaisie contemporaine confrontée à la duplicité des hommes et femmes politiques, à l'homophobie rampante, à un racisme latent... à l'image de cette boisson vendue sur le marché alternant trois couleurs symbolisant les trois couches de la population, étanches les unes des autres : les Tamouls, les Chinois et les Malais. « On touille un peu et on fait comme si tout le monde vivait en harmonie. »

Laurence Péan

Rabindranath Tagore, artiste éclairé

Un recueil du prix Nobel de littérature qui magnifie la nature et le cœur des humbles.

• « *Kabuliwallah* », de *Rabindranath Tagore, Nouvelles traduites du bengali (Inde) et présentées par Bee Formentelli, éd. Zulma, 2016, 393 pages, 22 euros*

À la fin des années 1890, Rabindranath Tagore (1861-1941) arpente, pour le compte de son père, les immenses propriétés familiales du Bengale oriental, au rythme lent de son bateau-maison, la *Padma*, du nom du fleuve qui sinue dans ces régions fertiles.

Au sein d'une nature à la beauté mouvante dont il sait si bien peindre toutes les nuances, il rencontre le petit peuple des campagnes : paysans des rizières et des champs d'arachides, fonctionnaires relégués dans de lointains villages, marchands de quatre saisons, petites filles prises dans les griffes des traditions... qui lui inspireront les personnages de ses nouvelles.

Tagore, un homme-artiste

Bee Formentelli, elle, a « rencontré » Rabindranath Tagore lorsqu'elle avait 10 ans. En jouant dans *Amal et la lettre du roi*, une de ses pièces de théâtre traduite par André Gide. Depuis, la lecture de cette œuvre immense – pas moins de 100 nouvelles, une quinzaine de romans et pièces de théâtre, 2 000 chansons dont il a aussi composé la musique – l'a accompagnée sur les chemins de sa vie littéraire jusqu'à ce désir d'apprendre le bengali pour traduire et réunir en un même recueil ces 22 histoires.

« *J'ai voulu rendre justice à Tagore, trop souvent perçu en France comme un auteur idéaliste, dont l'image se serait figée à la date du prix Nobel de littérature qu'il a reçu en 1913* », explique-t-elle. Et attester ainsi que cet homme-artiste, d'ascendance aristocratique, a porté une attention extrême au quotidien misérable des hommes, et particulièrement des femmes, opprésés par le poids de règles sociales aussi inhumaines qu'immuables : mariages arrangés, dots qui engendrent des dettes abyssales, castes qui enferment ou exilent...

Reflets tragiques de ses propres souvenirs

La nouvelle qui donne son titre au recueil, *Kabuliwallah*, met en scène un marchand de fruits afghan qui tisse brin à brin un lien d'amitié avec une petite fille

d'une caste respectable, reflet tragique du souvenir de sa propre fille abandonnée au-delà des montagnes...

Jean-Claude Carrière et Atiq Rahimi avaient cosigné un scénario pour un film prévu en 2007. Le projet a tourné court. Mais cet ajournement a permis à l'auteur afghan d'écrire *Syngué Sabour*, couronné du prix Goncourt en 2008.

Laurence Péan



ROMAN

Le Guide et la Danseuse

de R. K. Narayan

Traduit de l'anglais (Inde)

par Anne-Cécile Padoux

Zulma, 268 p., 9,95 €

« Les romans de Narayan sont des comédies émouvantes, faisant penser à Tchekhov », écrivait Graham Greene, grand admirateur de l'écrivain indien. Cette allégation se vérifie avec *Le Guide et la Danseuse*, l'histoire drôle et tragique d'une imposture. Celle de Raju qui, de guide touristique malhonnête – le roman débute alors qu'il sort tout juste de prison –, deviendra gourou par la volonté naïve d'humbles paysans.

Deux récits se croisent : l'un, à la troisième personne, narre l'ascension vers la sagesse supposée de Raju. L'autre revient sur le long cheminement qui l'a conduit à devenir ce qu'il n'est pas. Depuis



son enfance passée dans la modeste boutique de son père et jusqu'à sa rencontre avec l'envoûtante danseuse Rosie mariée à un archéologue taciturne...

R. K. Narayan (1906-2001), écrivain majeur de la littérature indienne, a produit une œuvre prolifique qui fait défiler l'histoire de l'Inde à travers le quotidien des classes moyennes dans la ville imaginaire de Malgudi, petit microcosme que l'on retrouve avec plaisir de récit en récit...

LAURENCE PÉAN

la Croix

30 mars 2014

ROMAN

KUMUDINI

de Rabindranath Tagore

Traduit du bengali (Inde)

par France Bhattacharya,

Zulma, 380 p., 22 €

Si les lecteurs français ont depuis longtemps le bonheur de lire la plupart des ouvrages de l'écrivain indien Rabindranath Tagore, prix Nobel de littérature en 1913, *Kumudini* faisait exception. Pour sa traductrice, France



Bhattacharya, cette découverte tardive tient à l'aspect transgressif du roman. Tagore s'attaque en effet à la clé de voûte de la société patriarcale indienne,

le mariage arrangé, qu'il décrit dans son injustice et sa crudité. Née dans une famille de propriétaires terriens dans le Bengale du XIX^e siècle, Kumudini a été élevée par son frère aîné, jusqu'au jour où elle est demandée en mariage par un riche marchand plus âgé qu'elle. Mystique, exaltée par les légendes sacrées autour du couple divin formé par Radha et Krishna, elle y perçoit le signe du destin et presse son frère, réticent, d'accepter le marché. Mais Kumudini verra sa vision idéale du dieu-époux s'effondrer, son univers raffiné et protégé disparaître.

LAURENCE PÉAN